



LE CANARD

MONTREAL, 15 Janvier 1887

Correspondance de Ladebauche

Londres, 2 Janvier 1887.

Mon cher Canard,

Je te garantis que ça pue pas bon en ce moment dans les vieux pays. Tu n'as qu'à lire les gazettes et tu verras dans toutes leurs colonnes que ça sent la poudre à plein nez. On s'attend d'un moment à l'autre à un bordas épouvantable et les puissances vont se ficher des poches qui ne seront pas de la petite bidon.

J'ai voulu comme de raison savoir à qu'en m'en tenir sur toute cette régime et j'ai pensé que j'en apprendrais long chez la bourgeoisie, d'autant plus que j'avais ma visite du jour de l'an à lui faire.

Madame Victoire m'a reçu très-bien et après m'avoir serré la pince et m'avoir souhaité une bonne année, elle me dit :

"Tu remarqueras, Ladébauche, que je ne t'offre pas la traite, comme je faisais tous les ans à pareille époque, mais, j'ai appris que cet usage n'existe plus au Canada parcequ'il y avait des gens qui profitaient de l'occasion pour se mettre pleins jusqu'à la 17<sup>me</sup> capucine; j'ai donc voulu me conformer à cette nouvelle mode, et si tu comptes, te rincer la dalle ici, ton chien est mort."

Moi qui avais un flask dans la poche de mon capot, je ne tenais pas du tout aux liqueurs de la cour qui ne sont pas toujours fameuses parceque la bourgeoisie est obligée de faire des économies pour joindre les deux bouts.

Je lui expliquai le but de ma visite et quand je lui en parlai de guerre elle poussa un soupir à fendre un billot de gros chêne.

"Ah! Ladébauche, nous ne sommes pas aux noces, il va y avoir une danse épouvantable et ça va pas être des petites affaires. Ce sera la France et la Prusse qui vont commencer l'histoire et nous serons tous forcés de nous y mêler. J'ai peur que cela nous en cuise, parceque je crois que nous manquerons d'officiers supérieurs pour l'armée de terre!"

Puis après avoir réfléchi quelques moments elle ajouta :

Ecoute, Ladébauche, il y au Canada pas mal d'officiers qui n'ont pas grand chose à faire en ce moment et qui pourraient m'être bien utiles; tu devrais bien écrire au Colonel Labrauche et au Capitaine Chagnou de venir me tirer d'embarras; crois tu qu'ils me rendraient ce service?"

"Beau dommage! Madams, les guerriers ça aime toujours avoir une occasion de se battre, et je suis persuadé qu'ils vont être enchantés."

La bourgeoisie parut bien satisfait de ma réponse et pour me témoigner son contentement elle me présenta son pouce à embrasser ce qui est un des plus grands honneurs qu'elle puisse vous faire. Après quoi je m'en retournai à ma maison de pensiou.

Comme tu le vois, mon cher Canard, il faut s'attendre à de grands évènements, la guerre va éclater partout et il ne sera pas étonnant que le contre-coup s'en fasse ressentir chez nous.

A TRAVERS MONTREAL.

Une bonne histoire arrivée dans les bureaux d'un journal plus ou moins pandard de notre ville.

Un M. Troipoil du quartier Papiaeu était passé à la cour du Recorder pour une peccadille qui lui avait valu quelques piastres d'amende.

Ne désirant pas voir son nom paraître dans les journaux, M. Troipoil fit le tour de toutes les gazettes de Montréal pour prior les rédacteurs de ne pas le mettre sur les listes du Recorder.

Au journal en question, M. Troipoil explique son cas au 2<sup>me</sup> assistant sous rédacteur et lui demande :

— Combien que je vous devrai pour le trouble ?

— Ce sera une piastre, je n'en vais faire venir l'épreuve de l'article qui concerne la cour du Recorder et faire effacer votre nom. Attendez un moment.

— C'est très bien.

On fait venir l'épreuve, on l'examine et on reconnaît que le nom de M. Troipoil n'a pas été mentionné :

— Tout est pour le mieux, s'écrie M. Troipoil enchanté de sauver une piastre.

Et déjà il s'appêtait à sortir, quand le sous-rédacteur bondissant comme un fauve lui crie :

"Attendez M. c'est vrai que votre nom n'y est pas, mais si vous ne me donnez pas la piastre, on va le mettre!"

Et M. Troipoil dut s'exécuter.

\*\*\*

Les jolis costumes des excursionnistes du Club "LE CANADIEN" ont épaté les New Yorkais et surtout les jolies MISSES de Broadway.

Le médecin salua d'enthousiasme. — Mais, entendons-nous, docteur, ma vie durant seulement, et je ne vous laisserai pas un kreutzer dans mon testament. Par conséquent, vous aurez quelque intérêt à ce que je vive vieux, hein ?

— Je ferai mon possible.

— Mais je vous prévient, vous aurez de la besogne : j'aime le vin, j'aime les truffes, et les bons cigares Et ce que tout cela n'abrège pas un peu la vie ?

— Peut-être le docteur, avec des ménagements...

— Pourrait-on passer des nuits ?

— A la condition de dormir le jour.

— Cela me va. Et... le kirah...

— Vous en boirez modérément.

— Bonté du diable ! s'écria Samuel, vous êtes un vrai philophe, docteur, et moi qui vous prenais pour un imbécile !

Ces derniers mots de Samuel, produisirent ce qu'on nomme au théâtre, un effet.

Le médecin se transfigura tout à coup. Son œil torse out un éclair, sa lèvre pendante un sourire et son rictus s'épanouit en une expression sardonique.

Il n'y eut pas jusqu'à sa voix qui, tout à coup railleuse et mordante :

— Mon petit chérubin de millionnaire, dit-il, je tâte toujours mon monde.

— Ah ! dit Samuel, qui fronça le sourcil, vous n'avez... tâté ?

— Oui, certes, et je vous trouve complet. Vous êtes l'homme que je chahais depuis longtemps.

Samuel tressaillit et regarda son interlocuteur avec inquiétude.

— Laissez-moi vous mettre au courant de la situation. Depuis trente ans, j'exerce la médecine et j'ai un grand mépris de l'humanité.

— Cela doit être.

— Depuis trente ans je cherche un homme entièrement dépourvu de cœur, un homme comme moi...

— Ah ! ah !

— Et je viens de le trouver.

— Ne me flattez vous pas un peu, docteur ?

— Mais non...

— Ainsi... je suis... complet ?

— C'est-à-dire que je ne pourrais plus me séparer de vous.

— Vrai ?

— Dussiez-vous ne point me payer...

— Docteur, dit gravement Samuel, il ne tient qu'à vous de puiser dans ma bourse à pleines mains.

— Que faudra-t-il faire ?

— Etudier mes goûts, servir mes caprices. Je veux m'amuser, docteur, m'amuser beaucoup ! il faut avoir de l'imagination...

— J'en aurai.

— Vous me chercherez des primeurs, vous m'inventerez des jouissances.

Je ferai de mon mieux monsieur.

— Hé ! fit Samuel, à propos me pourriez-vous composer un narcotique ?

— Certainement.

— Cette pauvre Héva, dit Samuel, elle doit avoir bien besoin de repos.

Le docteur se mit à rire et Samuel l'accompagna.

VI

L'ombre du soir enveloppait le vallon.

Seules, les vieilles tourelles de Kurbateinburg étaient encore éclairées par les derniers rayons du couchant.

Les funérailles du célèbre acteur Kloss avaient eu lieu à deux heures de relevée, avec une grande pompe et suivant le cérémonial indiqué par Samuel.

L'héritier avait vu son père mort habillé en troubadour, il l'avait fait mettre lui-même dans un beau cercueil de chêne, et il n'avait tourné les talons que lorsqu'on avait frappé le dernier coup de marteau et rivé le dernier clou.

Avant de quitter Kurbateinburg, Samuel avait distribué quelques poignées d'or aux domestiques.

(A continuer)

CONSOMPTION — J'ai un remède positif pour la maladie indiquée et désignée par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans mon efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Demandez l'adresse du bureau de poste et pour l'express. Dr T. A. SLOCUM, successeur : 55 rue Yonge, Toronto.

La plupart de ces demoiselles demeurent parfaitement convaincues que c'est là le costume habituel de notre pays.

Comme on demandait à une de ces dames, fort jolie du reste, mais d'une intelligence limitée, ce qu'elle en pensait :

— Oh ! c'est charmant répondit elle mais cela doit être bien chaud en été !

\*\*\*

Depuis qu'Ernest Lavigne a dirigé sa fameuse bande dans le Stock Exchange de New-York en présence des plus riches financiers, il ne rêve plus que finances, chemin de fer, bons, etc.

En voyant la facilité avec laquelle ces princes de la finance font monter à des prix exorbitants des stocks qui ne valent rien, de même qu'ils en font baisser d'autres qui ont de la valeur; en voyant qu'ils parviennent même à vendre des stocks qui souvent ne représentent rien du tout, Ernest Lavigne a eu l'idée de mettre sa bande en actions.

Cela s'appellera "the city Band Railroad Cy".

On émettra une cinquantaine de mille parts à \$50 piastres par les soins de M. Gould le célèbre spéculateur qui a promis de les faire monter à \$200.

M. Gould réussira en effet à faire croire au public qu'il s'agit d'un important chemin de fer en construction.

\*\*\*

Plusieurs des excursionnistes du club ont profité de leur visite au "Coru Exchange" (de New York) pour y faire leurs provisions à bon marché.

Deux membres du comité ont acheté chacun un minot de pois, trois autres se sont associés pour l'achat d'un quard de lard.

\*\*\*

Depuis les expériences de Reynold, le magnétisme est tourné à l'état de manie à Montréal.

Un journaliste poète a réussi l'autre jour à endormir tout un salon dans une soirée qu'on donuait en son honneur.

Il est vrai qu'en même temps qu'il exécutait ses passes avec les mains, il récitait deux ou trois morceaux de sa composition.

Tout s'explique.

A LA COUR DU RECORDER.

Les suites d'une conversation.

Quel exercice plus innocent que celui de pelletter la neige devant sa porte après une grosse tempête ? C'est cependant ce qui a valu à madame Beauchard et à sa voisine la mère Roquille de paraître devant le tribunal redoutable et redouté du Recorder.

Les deux voisines s'étaient mises à ce travail devant leur maison dans le haut de la rue Amherst, puis pour se reposer elles avaient entamé une petite conversation.

Mère Roquille.— Qu'est ce que vous avez madame Beauchard, vous paraîsez badée ?

Madame Beauchard.— C'est-y-pas vniemeux, madame, ti coq n'est pas encore revenu !

Mère Roquille.— N' m'en parlez pas, c'est comme le mien, il doit être en brosse depuis quatre jours; ah ! l'imparfait ! si j'l'e tenais, j'lui s'courrais les oreilles un peu croche !

Madame Beauchard.— J'peux dire que c'est pas la boisson qui fait courir ti coq, mais il est amoureux de la fille d'un habitant de Verchère, et aussitôt qu'il a des copes dans sa poche, il court les dépenser auprès de sa blonde; s'il m'avertissait seulement le sans-cœur !

Mère Roquille.— Tout ça c'est d'la blague, m'on croyez rien, ces mauvais sujets ont toujours des mauvaises raisons à vous donner; c'est comme mon Charlie, quand il revient après plusieurs jours de bûme, y m'dit que c'est parce qu'il a été cabaler à une élection. Mais un jour qui v'nait de m'coller c'to meulerie, j'lai dis : " Ah mon crapaud, j'ai lu la gazette, et y a pas plus d'élection que dans l'œuf d'ma main, t'as pas honte de blaguer ainsi ta mère ? " et vlan ! j'lui ai flanqué un coup de balai qui lui a enlevé toute idée de m'parler politique.

Madame Beauchard.— Badez moi pas avec voi' Charlie qu'est un ivrogne et un loafer, une vraie nuisance dans le quartier, qui débache toute la jeunesse.

Mère Roquille.— Avez vous bientôt fermé vot'gueule, vieille sorcière, vous feriez ben mieux d'surveiller vot' homme qui passe sa vie à l'hôtel du coin et qui y prend le goût de tinette !

Mère Roquille.— Nourrissez plutôt vos pensionnaires, vieille propre à rien, vous n'voyez donc pas qui crèvent tous de faim, même qui n'vous en reste plus qu'un, celui qui n'peut pas vous payer !.....

A cet instant de la conversation les deux femmes saisissent chacune leur pelle avec un geste provocateur et restent quelques secondes dans l'attitude de deux coqs qui vont se battre.

Déjà quelques voisins et voisines attirés par le bruit, entrebailent leur porte, et attendent avec impatience le commencement de la lutte.

Maheureusement, pour ces spectateurs, l'arrivée inopinée du père Breton faillit tout faire manquer.

Tout le monde connaît ce paisible commerçant en fruits qui a poussé l'art de vous faire avaler des pommes à la hauteur d'une institution.

Le père Breton passant là par hasard eut de son devoir de semer sur ce champ de discorde des germes de conciliation. Mais son éloquence n'ayant pas réussi, il continua tranquillement son chemin.

Alors commença une bataille en règle qui demeura quelque temps incertaine, mais à un moment l'arme c'est-à-dire la pelle de Madame Beauchard ayant frappé à faux sur le mur de la maison, se brisa en deux,

LA FIN D'UN HEROS

Beaudoin Van Osmont, le brasseur de Torquemmes, au pays de Flandre, m'est toujours apparu comme un de ces héros prodigieux de l'antique Hellade dont les actions surhumaines ont si bien mérité d'étonner les contemporains et de passer, à l'état de légendes dans la mémoire des générations successives. Aux temps héroïques, Beaudoin Van Osmont eût marché de pair avec Hercule Héraclès et Poséidon, et il eût rendu des points à ce Milton de Crotone qui pouvait, paraît-il, porter un bouf sur ses épaules, l'assommer d'un seul coup de poing vigoureux, et le manger pour son dîner !

Beaudoin le brasseur avait été bâti pour cela, au reste. Le magister de Torquemmes avait dit plus d'une fois :

" Maître Van Osmont est un colosse égyptien : c'est un contemporain des Pyramides et du Sphinx de Gizah ! "

Pédanterie à part, le maître d'école n'avait pas tout à fait tort.

Grand comme un tambour-major de jadis, large des épaules, le ventre majestueux, la tête puissante attachée sur une encolure de taureau. Si bras aux biceps énormes : tel il était, maître Beaudoin le brasseur. Cette carrure d'athlète servie par une force prodigieuse était bien faite pour imposer aux dignes citoyens de Van-Osmont qui ne se faisaient pas faute d'en tirer grand orgueil pour leur cité natale, et pourtant, pour le pays de Flandre tout entier.

Maître Beaudoin avait accompli des exploits que l'on serait tenté de rejeter au rang des fables. Si quelque jour vous passez par Torquemmes, interrogez le premier venu. Et vous entendrez des histoires extraordinaires renouvelées des prodiges de Jean-de-l'Ours, cet hercule gaulois. Ah ! il fallait le voir, maître Beaudoin, lorsqu'il soulevait un cheval ou un bouf sur ses larges épaules, ou bien lorsqu'il faisait tourner, en l'enlevant par le talon, un de ces batailleurs qui, après boire, se jettent chopos et tabourets à la tête !

— Grâce, monsieur Van Osmont ! Grâce ! Vous abusez de votre force ! crieait le malheureux.

Eh ! que non, BeauJoïn n'en abusait pas, fort heureusement pour les gens de Torquemmes et des alentours. On frémit en songeant à ce que cet homme eut pu faire dans une de ces batailles ! Il eut culbuté un village tout entier ! Au fait, cela lui arriva dans sa jeunesse, avec les gars de Wazignies, un jour de kermesse. Il avait brisé quelques douzaines de bras et de jambes et défoncé autant de côtes, et il était revenu victorieux !

— Si je n'avais pas cogné ferme, disait-il parfois en racontant l'anecdote, les gars de Wazignies m'auraient bel et bien assommé !

Mais le digne brasseur était la bonté faite homme. Et quel joyeux gaillard, malgré qu'il fût la cinquantaine ! Partout où l'on s'amuse, on trouvait toujours le brasseur de Torquemmes, que ce fût le dimanche au jeu de quilles, de boules ou d'arc, ou les jours de fêtes et de foires aux combats de coqs, aux cabarets en vent, aux bals dans les guinguettes et dans la cour des estaminets. En sa qualité de célibataire endurci grand ami des jolies filles et des femmes point bégueules, il était le boute-en-train des parties où l'on rit et l'on s'amuse. Ce grand diable adorait toutes les femmes et il ne le leur envoyait pas dire... par d'autres. Ah ! si les mauvaises langues avaient osé !

Ce n'était là qu'un côté du caractère de Beaudoin Van Osmont. Eucore, à la femme, il présérait la bonne chère, la bonne bière et la bonne pipo. Il se faisait fort « de manger comme Gargantua de boire comme dix Polonais et de fumer comme cent Turcs, » et il en eût été capable.

Et cependant, c'est là qu'il trouva sa fin.

Un soir de l'été dernier, maître Van Osmont était avec quelques amis à boire chez les vieux Hans, à l'enseigne des *Bottes d'Isaac Laquedem*, lorsque le médecin de Torquemmes fit son entrée dans l'estaminet.

— Vous arrivez à point, docteur, s'écria le notaire Van-Linden.

— Charmé, mon cher tabellion.

— Maître Beaudoin prétend que